

TEMPERATURE Du 31 mars 1903. Barometre de M. et L. CLAUDON, Opticiens. No 184 rue Ourousselle.

LA Question Religieuse EN FRANCE.

C'est avec le plus vif chagrin, avec la plus profonde humiliation que nous assistons à la guerre acharnée, sans trêve ni merci, que le gouvernement français, tombé entre les mains des Radicaux et des Socialistes, fait en ce moment un catholicisme ou, pour mieux dire, à l'idée religieuse. De nombreuses congrégations déjà cruellement frappées, se sont vues obligées de s'expatrier et d'aller chercher un refuge à l'étranger.

Il y avait un Ordre qui jusqu'ici avait échappé à la vindicte du radicalisme, celui des Chartreux, essentiellement démocratique, qui se livrait à un commerce profitable au pays et jouissait depuis des siècles d'une popularité sans égale. Cet Ordre vient, lui aussi, de tomber sous la hache des radicaux. Sa renommée, les respects dont il était entouré offensaient les tristes gouvernants que la France s'est donnée dans un moment d'oubli et des voilà qui en abusent de la plus odieuse façon pour l'expulser brutalement.

On pourrait croire, au premier coup d'œil, que ces gouvernants sont les victimes des congrégations, qui les ont exploités et sacrifiés à leur profit. Presque tous ces hommes d'Etat de pacotille appartiennent à des familles pauvres dont les enfants ont été élevés par des prêtres séculiers ou réguliers, et c'est de cette façon qu'ils reconnaissent les services devenus du clergé.

Nous pourrions en citer par milliers, de ces ingrats qui doivent toute leur éducation à la générosité du clergé et sont devenus les pires ennemis de ceux auxquels ils sont redevables de bienfaits. Le héros de ces persécutions, M. Combes, est un de ces malheureux, et il a le courage de se vanter de son ingratitude.

Permis à tout homme de bonne foi de rejeter des croyances qui, pour telle raison plus ou moins valable lui déplaisent, mais il doit au moins respecter ceux dont les leçons l'ont mis à même de discuter ces croyances. En fait, il y a au monde un peuple qui plus que tous les autres, se vante de son libéralisme. Il a fait de grandes choses dans le passé et il prétend conserver dans l'avenir la tête de colonne, et c'est lui qui apporte le plus d'entraves à la liberté de penser et d'agir. Quelle triste idée doit se faire l'humanité de cette conduite de la France qui soi-disant était libérale, en face de toutes ces persécutions?

Que l'on veuille bien mettre en regard ce qui se passe dans l'Union américaine et dans la République française. Quelle différence en faveur des Etats-Unis! Ici, toutes les institutions sont libres de se développer

à leur aise et le pays ne s'en trouve pas plus mal; il n'a, au contraire, qu'à s'en féliciter. Ce qui prouve avant tout que le radicalisme est dans une fausse voie, ce sont les persécutions et les bannissements auxquels il est obligé de recourir pour se maintenir au pouvoir.

LES INTERPRETES DE LEGOUVE.

La mort d'Ernest Legouvé, qui est son honneur de célébrité au théâtre, a donné la curiosité de passer en revue son répertoire; celui-ci est contenu presque exclusivement entre les portants de la Comédie-Française, et on a pu constater que rarement auteur dramatique eut la bonne fortune de pareils interprètes. Du côté féminin, surtout, les plus grandes célébrités du siècle dernier furent ses collaboratrices, et on retrouve aux distributions les noms les plus illustres.

Il débuta à la Comédie, en 1838, — il avait alors trente-et-un ans — son premier ouvrage représenté fut un drame en cinq actes, intitulé "Louise de Lignerolle", écrit en société — comme on disait alors — avec Gaubaux, ce singulier maître de pension, qui dévorait la passion du théâtre, qui compta Alphonse Karr et Michel de Bourges, parmi ses maîtres d'étude, et Alexandre Dumas fils, parmi ses pensionnaires. "Louise de Lignerolle" eut un très grand succès. Le rôle de l'héroïne — Louise — fut joué par Mlle Mars, encore en pleine possession d'elle-même, malgré ses cinquante-neuf ans. Ce fut une de ses dernières créations — la dernière, peut-être — on dit, qu'elle y était admirable. Cette femme, qui, paraît-il, était vieille "à la ville", décapitée, ridée, avec une voix rauque et cassée, se transformait sur la scène, où elle semblait encore jeune, séduisante, d'une élégance rare, sa voix devenant harmonieuse et douce... Ce sont là des mystères d'"ambiance", qui sont inexplicables.

En 1849 [avril], voici le plus grand succès, celui dont le nom de Legouvé est inséparable, "Adrienne Lecouvreur", la comédie-drame, en collaboration avec Eug. Scribe. La pièce est bien faite, adroitement combinée pour l'effet. Elle nous semble vulgaire aujourd'hui, elle paraît saisisante à l'époque. D'ailleurs, il faut bien le dire, la pièce, on ne la vit guère, l'interprète l'absorba au point d'en faire une chose personnelle. On n'alla pas voir "Adrienne Lecouvreur" jouée par Rachel, mais bien Rachel dans "Adrienne Lecouvreur". Ce fut pour la tragédienne, en rupture de répertoire classique, un triomphe sans précédent. Encore, les auteurs très habiles, qui avaient taillé le vêtement sur mesure, eurent-ils soin d'intercaler dans le drame quelques morceaux à dire dont l'effet était certain, confié à l'admirable "dissime" qu'était Rachel, la fable des "Deux Pigeons", au second acte, qu'elle détaillait avec un sentiment d'exquise tendresse:

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre... et au quatrième, la scène de "Phèdre", que la tragédienne tonnait en imprécation, à l'adresse de sa rivale la duchesse de Bouillon.

Puis, ils avaient eu l'idée générale de faire du cinquième acte un acte d'"agonie", où Rachel atteignit au dernier degré de l'émotion. C'était, d'ailleurs, la première fois qu'un comédien "détaillait" la mort en scène. L'effet parut nouveau et tout à fait saisissant. On l'a bien souvent reproduit, et il n'est, depuis lors, comédien ou comédienne qui n'ait voulu avoir sa mort de cinquième acte. — Il est même visible que c'est la mort d'"Adrienne Lecouvreur" qui a été l'inspiration de celle de Marguerite Gautier, la "Dame aux Camélias". — A côté de Rachel, nous trouvons, dans la distribution de 1849, comme créateurs des rôles principaux, deux artistes de premier ordre, tels Samson dans le rôle du duc de Bouillon; Régnier, dans celui du régisseur Michonnet. Quand à la duchesse de Bouillon, ce fut Mme Allan Desprésaux, qui, revenue de Russie en 1847, était rentrée à la Comédie-Française. Elle fut, d'ailleurs, pour Legouvé, une interprète souvent choisie. On trouve encore à côté des comédiens, d'autres noms honorables, sinon de premier ordre, Maillard, (le prince Maurice de Saxe), et Leroux (l'abbé de Chazelles).

"Adrienne Lecouvreur", bien souvent reprise, depuis sa création, tient encore le répertoire, et c'est aujourd'hui Mlle Bartet qui joue le rôle créé par Rachel; Favart, qui avait à côté d'elle Bressant, comme Marianne de Saxe, et Mme Arnould Plessey, comme duchesse de Bouillon. Sarah Bernhardt, qui a promis "Adrienne" dans le monde entier, n'a jamais pu jouer le rôle à Paris, par cette raison que la pièce appartient au répertoire de la Comédie-Française. Eleonora Duse l'a joué en Italie, et on a pu la voir dans le cinquième acte, sur la scène du Théâtre-Français, lors de la représentation de retraite de Suzanne Reichenberg; elle y fut admirable.

Si nous suivons la carrière dramatique d'Ernest Legouvé, chronologiquement, nous trouvons, en 1850, les "Contes de la Reine de Navarre" — en collaboration avec Scribe — ce furent les débuts de Madeleine Brohan, éblouante de jeunesse et de beauté — elle avait dix-huit ans! — dans le rôle de la Reine Marguerite. La Marguerite des Marguerites avait pour partenaires Samson, qui jouait Charles-Quint, et Geoffroy, dans François Ier. — En 1851, "Bataille de Dames, une charmante comédie en trois actes, encore au répertoire. Celle-ci est la chance d'une interprétation supérieure, on ne pouvait rêver rien de plus parfait. La pièce n'avait que cinq rôles et résumait les noms de Samson, Régnier, Maillard, Mme Allan Desprésaux, et Delphine Fix, une adorable comédienne, qui quitta le théâtre en pleine jeunesse, en plein succès, pour se marier et mourut après deux ans de mariage le plus heureux.

En 1855, "Par droit de conquête", en collaboration avec Scribe, un grand succès d'émotion douce. Mme Allan Desprésaux en fut encore l'interprète principale. Elle y jouait la mère de Bressant — Bressant y représentait un jeune ingénieur, un de ces premiers ingénieurs qui se substituaient dans la poésie théâtrale aux colonels d'autrefois, ceux qu'on appelait les colonels du Gymnase — le rôle créé par Mme Allan Desprésaux, après la retraite de celle-ci, par Mlle Nathalie. Le succès de "Par droit de conquête" ouvrit à Legouvé les portes de l'Institut, il y entra, le 28 février 1856 et alla s'asseoir sur le fauteuil d'Ance-

lot. Le succès d'"Adrienne Lecouvreur" avait mis Rachel très en goût, aussi avait-elle demandé à l'auteur, à l'un des auteurs, c'est-à-dire à celui qui, dans la collaboration, représentait l'élément littéraire, de lui faire une tragédie ou plutôt un rôle de tragédie qu'elle pût emporter en Amérique. Legouvé lui fit une "Médée", en trois actes, une forte belle œuvre, ma foi! La tragédienne, capricieuse, — elle était déjà malade de consommation et très névrosée, — refusa de jouer "Médée", et la tragédie traduite en italien, fut jouée par Adèle Ristori. Les relations d'amitié qui s'établirent entre l'auteur et sa nouvelle interprète amenèrent, en 1859, une tentative assez bizarre de représentations données, en français, par l'actrice italienne, et ce fut, à l'Odéon, dans une pièce de Legouvé, "Béatrix" ou la "Madone de l'Art", que se fit la tentative, qui n'eut qu'une réussite médiocre. La Ristori conservait en parlant le français, un tel accent italien, qu'on trouva parfois des effets comiques imprévus, là où on en attendait d'autres.

Complétons ce document en rappelant les titres et les dates des autres pièces du répertoire d'Ernest Legouvé: "Le Paup'let", deux actes sans collaboration (Th. Français, 1857); "Les Doigts de fée", en collaboration avec Eug. Scribe (Th. Français, 1858) — le principal rôle de femme créé par Madeleine Brohan; — "Un Jeune homme qui ne fait rien", un acte en vers (Th. Français, 1861), avec Delannay dans le principal rôle; — "A deux de jeu", un acte en vers (Th. Français, 1868); — "La Cigale chez les Fourmis (id.)", en collaboration avec Labiche; — "Miss Suzanne, comédie en quatre actes (Gymnase, 1867), et quelques autres sur lesquelles il n'y a pas à s'étendre. Le véritable répertoire s'arrête, en réalité, à "Par droit de conquête", les œuvres qui suivirent sont de moindre valeur, elles ne virent la rampe que de loin en loin, et ne la regardèrent pas longtemps.

Il convient encore, néanmoins de citer les "Deux Reines" tragédie en cinq actes et en vers, représentée en 1872, après avoir été longtemps arrêtée par la censure. Ce fut sur la scène du théâtre Ventadour (ancien théâtre italien) que cette pièce eut quelques représentations, ayant pour principaux interprètes, Francis Bertin, déjà atteint de la maladie du cerveau, qui le conduisit quelques mois, plus tard, à la folie, et par Dica Petit, une charmante comédienne qui partit, ensuite, pour la Russie, où pendant plusieurs années, elle fit les beaux soirs du théâtre Michel.

Frappée de cécité. Derby, Conn., 31 mars. — Nerveuse au point d'en être hystérique par crainte de ne pas pouvoir passer un examen parce qu'à la suite de maux d'yeux elle n'avait pas pu étudier pendant deux semaines, Mlle Julia Fox, âgée de 16 ans, a été subitement frappée de cécité.

Mlle Fox était une des élèves les plus ambitieuses de sa classe, à la tête de laquelle elle était toujours, et elle étudiait avec une application infatigable.

Elle a été conduite chez un oculiste qui a déclaré que sa cécité était due à une paralysie du nerf optique, causée par un état nerveux et que sa guérison était douteuse.

Arrivée du Tage ET Retour de M. Ambrogi. La situation politique à Haiti s'assombrit de jour en jour, à en juger par les dépêches que nous avons reçues la nuit dernière de Paris, nous annonçant que le gouvernement français avait envoyé un navire de guerre à Saint-Domingue pour y défendre ses intérêts menacés.

Vers onze heures hier soir, le "Tage" qui était ici il y a un mois à peine, nous est revenu, mais pour quelques heures seulement; il doit mener M. Ambrogi directement à Port-au-Prince où, paraît-il, la situation est troublée et où la présence d'un agent diplomatique est urgente.

M. Ambrogi qui avait quitté la ville l'avant-dernière soirée, en destination de son nouveau poste, a trouvé en arrivant hier à midi, à Atlanta, une dépêche de l'ambassadeur Ju-serrand lui disant de rebrousser chemin et qu'il trouverait à la Nouvelle-Orléans le "Tage" ayant l'ordre de le transporter immédiatement à Port-au-Prince.

M. Ambrogi arrivera ce matin par le convoi de sept heures du Louisville & Nashville, et à midi il se rendra à bord du croiseur. Par permission spéciale, un correspondant du "Picayune", M. Jas. M. Augustin prendra passage à bord du "Tage" pour se rendre sur le théâtre de la révolution.

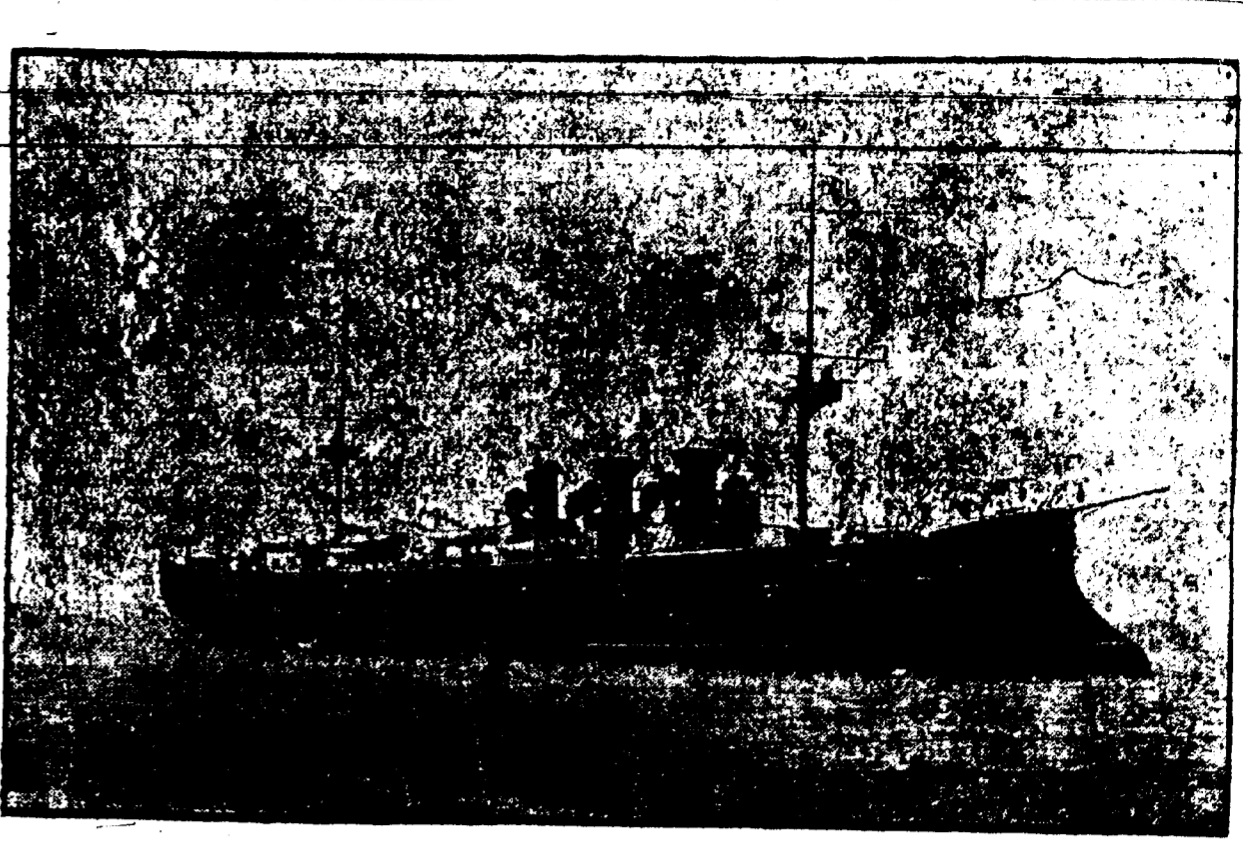
L'amiral Rivet n'est pas sur le croiseur; c'est le capitaine de vaisseau Amelot qui le commande.

VINGT MILLIONS DE BIBELOTS. Il ne va plus rien manquer au bonheur de M. Pierpont Morgan... On assure que ce milliardaire vient de décider l'érection, aux portes mêmes de sa demeure, d'un palais de marbre où seraient exposées toutes ses collections d'art. Et il y en a qui ont quelque valeur!...

L'au dernier, par exemple, M. Pierpont Morgan a acheté une tapisserie solitaire qu'on dit être celle que le cardinal Mazarin enleva subrepticement du palais royal de Madrid. Il la paye

Enfin, vers sept heures du soir, il arrivait chez lui, rue du Puits-de-l'Ermitte, satisfait de ses investigations, et dinait en compagnie de Marthe, qui venait de rentrer de son atelier. Comme il achevait son repas, une dépêche lui arriva, ainsi conçue: "Prière de vous rendre, ce soir même, entre neuf et dix heures, à l'hôtel de Mendoza, avenue des Champs-Élysées, No 114, pour une transaction à l'amiable, relativement au cahier vert. Signé: "Don José de M..."

— Ah! les coquins, ils y viennent donc? s'écria le chimiste, en brandissant le petit bien dans un geste de triomphe. Tu vois, ma petite Marthe, la réflexion porte ses fruits; ils ont peur; ils vont m'acheter. Puis, se levant, il ajouta: — Je vais partir tout de suite; si je suis un peu longtemps, ne t'inquiète pas. — Peut-être vais-je enfin te rapporter la fortune soignée. La jeune femme sourit d'un air inerte. — Je le souhaite, dit-elle simplement. — En tous cas, je te conseille de prendre avec ces gens-là beaucoup de précautions. — Lesquelles? — La première, c'est de ne pas



Arrivée du Tage ET Retour de M. Ambrogi.

2,500 000 francs. Quelques jours auparavant, il avait acheté un Raphaël qu'il avait payé le même prix, et quelques jours après, il devait acheter un service de porcelaine de Chine qui coûtait 3,750 000 francs. L'histoire ne nous dit pas, d'ailleurs, si M. Pierpont Morgan se sert de cette porcelaine pour son petit déjeuner. Quoiqu'il en soit, la collection de M. Pierpont Morgan lui a coûté vingt millions de francs, et certains experts l'évaluaient au double. Le musée sera assuré pour 30 millions et son entretien coûtera près de 500,000 francs. Fantaisie de milliardaire!

THEATRES. THEATRE CRESCENT

Il y avait foule hier en matinée au Crescent, où l'on donnait l'amusante bouffonnerie "The Irish Pawnbrokers", qui, dès la première représentation, avait fait la conquête du public. Sullivan Mack et Mazie Trumbull en font la pièce avec un entrain étourdissant. Les chœurs sont bien fournis et les chanteurs très habiles. La mise en scène est d'ailleurs d'une grande beauté. La salle ne désemplit pas depuis dimanche.

THEATRE TULANE

"Dolly Varden" et Lulu Glaser, telles sont les deux grandes attractions de cette semaine au Tulane. Lulu Glaser n'est pas seulement une jolie femme, mais aussi une actrice et une diseuse de premier ordre. Rien de gracieux comme cette comédie qui, du reste, attire la foule des amateurs de jolies choses. "Dolly Varden" est le grand succès de la saison sur la scène américaine. Miss Glaser y est entourée d'une troupe excellemment composée. Aussi le succès est-il grand, et il sera durable.

ST. CHARLES ORPHEUM.

La variété est toujours la qualité qui domine dans les divertissements que l'Orpheum offre chaque jour à son public de prédilection. Les scènes y succèdent aux scènes avec une rapidité étonnante. L'Orpheum a trouvé le secret de contenter tous les goûts. Il y a là de la danse, du chant, des exercices athlétiques et acrobatiques. Citons les frères Russell, Bruno, les Rozinos, Anderson et les sœurs Lockhart. Aujourd'hui, matinée, comme à l'ordinaire.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 un an | \$6.00 6 mois | \$3.00 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00 un an | \$1.50 6 mois | \$1.00 4 mois

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nous abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adresser aux marchands.

Le service de la presse est assuré par MANDATS-POSTAUX ou par YES SUR EXPRESS.

Feuilleton L'abeille de la N.O. No. 26 Commencé le 19 février 1903 Haine D'Amour Par Henri Germain. DEUXIEME PARTIE III CHOPART SE REPENT. Suite.

— Je regrette pour toi cette rencontre, malgré tout le bonheur présent qu'elle te cause et les espoirs d'avenir ralliés en ton esprit. Tu te prépares une série de souffrances et de déboires plus cruels encore que lors de ta première rupture. Cependant, en présence de la promesse de ton Américain, promesse sincère, sans nul doute, et que tu as acceptée, tu as maintenant le devoir impérieux de travailler à sortir au plus vite de ton obscurité.

— Où pourrions-nous bien aller librement, sans crainte d'être entendus? questionna le chimiste en s'arrêtant sur le trottoir. — Chez moi, répondit spontanément Paul Daroc. C'est tout près, suivez moi. Quelques minutes plus tard, les trois hommes se trouvaient réunis dans la première pièce du logement du musicien. Maintenant que vous voilà chez moi, dit celui-ci en s'adressant au chimiste, je crois indispensable de vous apprendre, à mon tour, qui je suis ou plutôt qui nous sommes, mon ami et moi. Je me nomme Paul Daroc, j'exerce la profession de musicien compositeur, je suis pauvre comme vous, sinon bohème, et j'ose le dire, parfaitement honnête. Mon ami est M. Pierre, peintre de talent. Nous sommes liés par une affection réciproque, très profonde, quasi fraternelle. Vous pourriez donc parler hardiment devant lui. Charles Barru avait écouté avec une attention extrême. — Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez, dit-il; j'avais entendu déjà prononcer votre nom, d'ailleurs, et je me réjouis fort d'avoir justement affaire à vous. Vous n'avez pas à vous repentir de notre rencontre; j'espère même dans peu de temps, deve-

nir votre ami. Paul ne répondit rien à cette dernière phrase. Bien que gagné, en quelque sorte, par les apparences de franchise et de sincérité du chimiste, il continuait à se tenir prudemment sur ses gardes. — Voulez-vous, à présent, dit-il, me faire connaître les raisons importantes qui vous ont poussé à me suivre et à m'aborder au restaurant? — Voilà le difficile et le délicat, fit Charles Barru, paraissant vraiment embarrassé de parler. Je vous l'ai dit: mon objectif principal, en tout ceci, est surtout M. de Mendoza, et ainsi le désir d'être présenté à Mme la marquise de Sommerense. Connaissez-vous bien M. de Mendoza? — Non, fort peu. — Je le regrette, et je n'ose guère, étant données nos relations de si fraîche date, vous apprendre tout ce que je sais de cet homme. Il m'est permis, cependant, de vous donner un bon conseil. — Lequel? — Si vous n'entretenez pas avec cet Américain des relations forcées, rompez-les sans tarder. — Pourquoi donc? — Parce que, sans pouvoir vous en dire plus long, momentanément, je vous affirme, sur mon honneur, que don José de Mendoza n'est pas un honnête homme.

— Pourriez-vous appuyer cette opinion d'une preuve quelconque? demanda Pierre d'un ton sceptique. — Rien ne me serait plus facile. Mais permettez-moi d'attendre encore. Lorsque vous me connaîtrez plus et mieux, je vous en dirai beaucoup plus long, je vous montrerai les preuves demandées. D'ici peu de temps, d'ailleurs, ces preuves se produiront d'elles-mêmes; vous n'avez plus le droit de douter un seul instant de mes propos. Je vous le répète seulement: si vous avez affaire à ce M. de Mendoza ou à son associé, le fameux de Landrec, méfiez-vous d'eux. — Qui est ce de Landrec? demanda Paul étouffé. — Le bras droit de l'Américain, l'exécuteur ou le préparateur de ses basses œuvres. Je les connais tous deux depuis dix ans, je les ai fréquentés dans l'Amérique du Sud, où ils étaient établis; je suis sûr de ce que j'avance. Et maintenant messieurs, je vais me retirer, en vous demandant simplement de vous souvenir de moi et de mon adresse, pour le cas où vous seriez décidés à me revoir et à me présenter à Mme de Sommerense. J'habite rue du Puits-de-l'Ermitte, No 12. En disant cela, Charles Barru se leva, prêt à partir.

Paul Daroc, d'un geste spontané, lui tendit la main. — Vous savez maintenant, vous aussi, qui nous sommes et où nous trouver, dit-il. Si, de votre côté vous jugiez utile de nous entretenir de nouveau, venez ici, j'y suis toujours le matin. Ces mots déclaraient de la part du musicien, tout à la fois le désir de revoir le chimiste, et une certaine réserve à ne pas vouloir s'engager le premier. Charles Barru comprit et ne jugea pas utile d'insister davantage ce jour-là. Il se retira, satisfait au fond d'avoir fait la connaissance des deux amis. Il espérait en tirer quelques renseignements, peut-être très précieux, sur l'existence intime de don José de Mendoza et ses moyens d'action. Quant à Mme de Sommerense, son nom lui avait été révélé par Chopart. En quittant la rue Lepic, il redescendit dans le centre de Paris, se dirigeant tout droit vers le Palais de Justice. Il avait connu autrefois, avant son départ pour l'Amérique du Sud, un jeune avocat dont il avait maintenant oublié l'adresse. Et maintenant messieurs, je vais me retirer, en vous demandant simplement de vous souvenir de moi et de mon adresse, pour le cas où vous seriez décidés à me revoir et à me présenter à Mme de Sommerense. J'habite rue du Puits-de-l'Ermitte, No 12. En disant cela, Charles Barru se leva, prêt à partir.

Enfin, vers sept heures du soir, il arrivait chez lui, rue du Puits-de-l'Ermitte, satisfait de ses investigations, et dinait en compagnie de Marthe, qui venait de rentrer de son atelier. Comme il achevait son repas, une dépêche lui arriva, ainsi conçue: "Prière de vous rendre, ce soir même, entre neuf et dix heures, à l'hôtel de Mendoza, avenue des Champs-Élysées, No 114, pour une transaction à l'amiable, relativement au cahier vert. Signé: "Don José de M..."